

**PAGES
MANQUANTES**

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

Echo des fêtes de Boulogne

DISCOURS DU R. P. GAFFRE

Nos lecteurs savent qu'en juillet dernier, Boulogne, ville natale de Godefroi de Bouillon, a voulu commémorer par des fêtes splendides le 8e centenaire de son entrée à Jérusalem.

A cette occasion, le R. P. Gaffre, dominicain bien connu au Canada, a prononcé un discours qui a été fort admiré.

Après avoir montré que rien n'était plus digne de la France que la croisade, l'orateur prouva que nul n'était plus digne de mener à bien la croisade que Godefroi de Bouillon.

Nous sommes heureux de reproduire ici quelques extraits de la seconde partie de son discours :

..... Godefroi de Bouillon allait exprimer l'idée de la croisade, comme la croisade exprimait le tempérament de la nation.

Il faudrait un pinceau et des couleurs que je ne possède point ; il faudrait aussi un temps dont nous ne disposons pas, pour mettre dans la lumière qui lui convient cette merveilleuse figure de votre compatriote. Laissez-moi du moins, si je n'ai pas la prétention de dresser devant vos regards la statue en pied du héros, essayer de vous en donner la silhouette.

Né de la très noble race des comtes de Boulogne, il avait reçu en ses veines, par le double canal d'Eustache, son père, descendant de Charles le Chauve, et de sa mère Ide, descendante de Louis le Débonnaire, un flot vivant du sang de Charlemagne ; et, ce qui vaut mieux encore que " noblesse de sang et de lignage, il avait reçu une haute noblesse de cœur ".

La légende, penchée sur le berceau des grands hommes, assure que Godefroi vint au monde, une épée en for-

me de croix marquée sur le bras droit. Poésie ou histoire, peu importe; c'est là l'image transparente du rôle qu'allait remplir celui qui devait être le type achevé du chevalier vouant la vaillance de son bras au triomphe de la Croix.

A la France, race d'épée, il fallait Godefroi né homme d'épée.

Si son sang était éminemment français, vous allez voir que son âme de l'était pas moins.

D'Eustache aux Grenons, son père, que nous apercevons à la fameuse journée d'Hastings aider Guillaume de Normandie à conquérir l'Angleterre, et dans les guerres de Flandre, soutenir la cause du roi de France, notre héros avait hérité de la belliqueuse ardeur qui illustra sa jeunesse.

A treize ans, armé chevalier sur le champ de bataille, après des débuts qui suffiraient à honorer la carrière d'un capitaine, sa valeur lui attira l'admiration d'un oncle aux faveurs duquel il dut bientôt le titre et le duché de Bouillon. A dix-sept ans, il tient tête à une coalition qui veut le déposséder de ses domaines, contraint ses ennemis à lui reconnaître ses droits; profite de sa victoire pour pacifier les petits Etats de Lorraine sans cesse en guerre les uns contre les autres, convoque une Chambre de Justice, véritable conférence de la paix, moins bruyante et plus efficace que bien d'autres, à laquelle il parvient à soumettre même les princes voisins indépendants. A vingt ans, à la bataille de Wolcksheim, il tue de sa main Rodolphe de Souabe, compétiteur de Henri IV d'Allemagne; il suit l'empereur dans sa chevauchée vers l'Italie, porte la bannière de l'Empire dans tous les engagements périlleux, et le premier de toute l'armée assiégeante, met le pied sur les murailles de Rome vaincue.....

Ne soupçonnez-vous pas, mes frères, dans cet adolescent qui mène ses troupes au triomphe, adoucit les conflits, érige des tribunaux, franchit des remparts, le conquérant qui va bientôt conduire à travers l'Europe une cohorte immense, qui sera le lien suave et fort de toutes les fractions éparses de son innombrable armée, s'élancera le premier sur les murs de la Ville Sainte, et mettra le sceau aux actions éclatantes du guerrier, par la sagesse du législateur, créant dans ses " Assises de Jérusalem " le plus beau code législatif du Moyen-Age?

En vérité, oui ; il est aisé de deviner sous cette vie, glorieuse dès son aurore, le magnifique épanouissement du grand jour. Une telle âme, un tel sang ne doivent pas s'user à des causes secondaires et sur d'étroits théâtres. Le jeune duc a comme de mystérieuses intuitions ; sa pensée en éveil est tendue, comme la corde d'un arc, vers un point fixe ; quelque chose de divin s'agite au plus profond de son être et l'avertit d'une destinée magnifique.

Tout enfant, il rêve d'aventures héroïques. Suspendu aux lèvres des pèlerins qui font, au foyer de son père, le récit des horreurs qu'ils ont subies de la part des Musulmans, il se prend à frémir d'une indignation plus forte que son âge ; il avertit sa douce et sainte mère qu'un jour il la quittera pour aller aux Lieux-Saints, non le bourdon en main et l'escarcelle au côté, " mais sur un bon destrier de combat, l'épée au poing et suivi d'un peuple de soldats".

Vienne donc l'heure du branle-bas. Godefroi est prêt.

Mille rêves de son enfance, mille élans de sa jeunesse, et la foi, et l'enthousiasme, et l'ardeur guerrière, sonnent au fond de son âme comme l'olifant des batailles. Il est prêt, lui qui

" Désire plus bataille qu'or fin ni mangon
Ni déduit de pucelle, ni vol d'esmerillon..."

et, comme s'il eût eu la science assurée que sa mission est désormais finie sur sa terre natale et va commencer au pays du Christ, il se défait de tous ses biens.

Merveilleux détachement, ou plutôt merveilleuse ambition ! Il ne convenait plus qu'il fut simple duc de Basse Lorraine, ou comte de Verdun ; désormais il doit être l'âme de la Croisade, le " chef des chefs " comme l'appellent les chroniqueurs, l'épée française par excellence, en attendant qu'il soit là-bas, la France elle-même, déployant son drapeau, et montant bonne garde royale près du tombeau de Jésus.

.....

Homme de cœur ! Qui l'était à de plus hauts titres que Godefroi ? Et remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de comprendre, dans ce terme, la mâle qualité du courage et son atmosphère d'actions viriles ; l'homme de cœur con-

tient tout ce qu'il y a de noble, d'élevé, de délicat, d'attendri, dans la nature humaine ; il rassemble cette harmonieuse gamme de vertus sublimes et charmantes qui nous séduisent dans la personne des vrais Français qui incarnent le génie pur de leur race.

Quelle note vous ferai-je donc entendre dans l'éclatant concert qui monte de l'âme du chef des Croisés ?

Parlerai-je de sa prudence ?

Mais alors, il me faudra vous condamner à le suivre sur tous les théâtres de ses exploits, où chaque action nouvelle manifeste quelque côté surprenant de cette âme d'élite. Ici, sa circonspection qui se rend si bien compte des obstacles et des dangers, qu'il peut conduire de France en Thrace, une armée entière, sans tirer l'épée, sans perdre un homme, à travers des contrées dont les routes étaient encore jonchées des ossements blanchis des bandes indisciplinées qui l'avaient précédé ; — là, sa finesse de perception qui, d'un coup d'œil d'aigle, discerne tous les détails de l'immensité du champ, saisit rapidement les heures et les circonstances, comme à Dorylée, où sa brusque intervention change une déroute en victoire ; comme à l'assaut de Jérusalem, où tout espoir semblait perdu, il ordonne subitement de profiter de la direction du vent, fait lancer des dards enflammés sur les matières combustibles que les Sarrazins ont accumulées au-dessus des remparts pour amortir le choc des pierres, et ainsi, à travers les flammes qu'attise la brise, s'élançe et fait flotter la flamme de son étendard ; — tantôt, sa rectitude de conseil, sa sûreté de jugement qui triomphent de l'opposition de ses pairs et lui méritent la direction générale de la croisade ; tantôt enfin, sa prévision de l'avenir, rare vertu que les philosophes nomment noblement la Providence humaine, qui, ne laissant rien au hasard, se tient toujours en état de repousser un péril possible, assure au lendemain, par de sages précautions, la jouissance des conquêtes, et fait, qu'à peine arrivé au terme de sa campagne, il affermit déjà, en un corps de lois admirables, la sécurité morale et matérielle des générations futures.

Parlerai-je de sa justice ?

Ah Messieurs, quel splendide modèle se dresse sous nos yeux ! La justice, il la rend à tous et à chacun. Il fait trembler Alexis qui avait cru, en bon grec, pouvoir

jouer impunément ces loyales natures de français. Là où les sommations n'ont pas suffi, Godefroi sait par de justes représailles décider le monarque félon à tenir sa parole, et, présage remarquable, il inaugure sa mission de délivrance en faisant mettre en liberté Hugues de France perfidement arrêté ; il sait faire respecter en sa personne les droits de l'autorité ; aucun chef, si haut soit-il, n'a prétexte à injustice devant lui, et prêt à renoncer à tout par humilité, il n'hésite pas à contraindre Raymond de Toulouse à remettre entre ses mains royales, toutes les conquêtes et toutes les forces.

La justice, il la rend à Dieu aussi. Il n'est pas de ceux qui pensent s'être acquittés intégralement de tout leur devoir, en gardant les lois de l'honnêteté envers les hommes, tout en transgressant ses obligations les plus élémentaires à l'égard de Celui qui est la source de toute justice et de toute honnêteté. Aussi, notre héros prie, comme il se bat : de toute son âme. Il est pieux comme il est brave : de la tête aux pieds. A peine a-t-il franchi les murs de Jérusalem et assuré la sécurité de l'attaque, qu'il se dirige, sans armes et pieds nus, vers le Saint Sépulcre : le premier à pleurer sur le tombeau de son Dieu, comme le premier à s'élancer sur les remparts de ses ennemis. On le surprend à genoux sous sa tente avant les batailles, et l'admiration que cause à son entourage le reflet de dévotion qui illumine ses traits, n'a d'égale que la stupéfaction que causent à ses ennemis, ses coups d'épées, qui coupent leur homme en deux, comme au pont d'Antioche ; ou la sûreté de ses traits, qui, comme au siège de Nicée, frappent en plein cœur, sur le haut des tours, le géant Sarrazin, insulteur des Croisés, et l'abat dans les fossés aux applaudissements de toute l'armée. Pieux et dévot, il l'est à ce point, ce preux épique, que lors de l'enquête qui précéda l'élection du plus digne prince à la royauté de Jérusalem, on ne trouva qu'un défaut à lui reprocher, (ce fut son cuisinier qui se fit son accusateur), c'est qu'à la suite des offices divins il aimait à s'abîmer dans la méditation, et s'attardait à se renseigner auprès des clercs sur la signification des cérémonies et des images saintes, au point qu'il ne se mettait à table que lorsque les mets avaient perdu leur prime saveur ! Heureux les peuples, Messieurs, où les électeurs se soucient de la dignité de celui qu'ils élèvent à

leur tête ! Heureuses les nations dont les enquêtes ne reprochent à leur chef d'Etat qu'un manque de délicatesse à l'égard de l'acrimonieuse régularité de leur maître-queux !

Parlerai-je de sa force ?

Comment n'eût-il pas éminemment possédé cette vertu du soldat, vertu qui fait l'homme plus grand que ce qui l'entoure, ce héros que la nature a marqué d'une épée à sa naissance, et qui rêve dès son adolescence une odyssee près de laquelle pâlera la légende des héros d'Homère ?

Voyez-le plutôt. Il semble créé exprès pour l'attaque et la résistance. Une vigueur extraordinaire anime ses membres ; d'un coup de son épée, affirment tous les contemporains, il fait voler en éclats, lances, casques, cuirasses ; il jette dans la stupéfaction un émir arabe qui, voulant mettre sa force à l'essai, lui fait abattre la tête d'un chameau, d'un seul coup de glaive.

Mais, qu'est-ce que cette vigueur physique au prix de la robustesse d'âme qui seule fait " les gens de cœur " ?

Comme ces innombrables colonnes de porphyre et de jaspe aux multiples reflets, qui soutiennent la coupole des palais maures, l'âme de Godefroi repose sur d'inébranlables et lumineux appuis : c'est la magnanimité qui n'admet rien de vulgaire et veut au bout de toute action la splendeur de l'idée entrevue, la magnanimité qui n'est ni la présomption, ni l'orgueil, ni la vaine gloire, mais une juste confiance en son droit et en ses forces, et la sécurité hardie d'une âme qui défie les trahisons de la fortune et les lâchetés des hommes ; — c'est l'intrépidité patiente, qui " rend les œuvres parfaites " parce qu'il est plus difficile de tenir tête bravement à l'adversité que d'attaquer ; et c'est ainsi que l'on vit, aux heures désespérées de la peste, de la disette et des honteuses désertions d'un grand nombre de chefs, Godefroi parcourir les rangs de ses soldats, ranimer leur enthousiasme, leur infuser son propre mépris de l'épreuve et préparer en plein désastre la victoire éclatante du lendemain ; — c'est la persévérance inflexible qui échappe à toute sollicitation d'en haut ou d'en bas, va son chemin, droite et claire comme l'épée, haute et fière comme la hampe du drapeau : et c'est ainsi qu'échappant aux instances de son frère Baudoin qui abandonne l'armée des Croisés pour aller se créer une principauté à Edesse, aux suggestions de Bohémond lui conseillant d'ar-

rêter l'expédition Européenne à la prise de l'Empire de Constantinople, Godefroi continue sa route sans se détourner, vers le seul but digne de lui : Jérusalem ;—c'est enfin cet accord de toutes les énergies humaines qui tendent et dilatent l'âme dans ce bienheureux épanouissement des plus hautes facultés, que l'Évangile appelle " la faim et la soif de la Justice " ; et c'est ainsi que nous voyons notre héros, demeuré à Jérusalem, après le départ de ses compagnons de guerre, avec une petite troupe de trois mille chevaliers, en imposer tellement à ses ennemis, que les émirs déclaraient, en recherchant son amitié, " qu'un homme de cette vertu, méritait de commander à tous les peuples."

Saint Louis et Godefroi de Bouillon ; je ne connais pas, dans l'histoire, d'autres conquérants qui aient arraché de pareils témoignages à l'ennemi !

Parlerai-je enfin de sa tempérance ?

Si la tempérance est l'art de dompter les appétits, ces coursiers impétueux toujours prêts à entraîner la raison aux abîmes, fut-il homme plus tempérant que ce capitaine qui pouvait répondre, au soir d'une bataille victorieuse, aux louanges d'admiration de ses frères d'armes : " mes amis, si mes mains ont été fortes, c'est qu'elles étaient pures ! " Si la tempérance est l'apaisement des soulèvements d'un cœur épris de grandeurs et de richesses, fut-il plus tempérant que ce triomphateur qui, dédaigneux de recueillir le profit de ses triomphes, laisse les autres piller tandis qu'il va prier, et ne reçoit des dépouilles de Jérusalem que ce qu'il plaît à Tancrède de lui offrir sur sa part personnelle du butin ? ;—fut-il plus tempérant que ce chef acclamé, éloignant de son front un diadème royal, parce qu'il ne lui sied pas " de porter une couronne d'or engreslée de perles et de pierreries, où le fils de Dieu a porté une couronne d'épines ? ;"—fut-il plus tempérant que ce roi qui, recevant la députation des émirs, répond à leur étonnement de le voir modestement vêtu, assis pauvrement sur la terre sans tapis ni drap de soie : " Quelle honte y a-t-il donc pour un mortel à s'asseoir un moment sur la terre ? Tous sortis de son sein, nous y rentrerons tous, et cette fois, ce sera un séjour sans limites que la poussière fera dans la poussière." Si la tempérance est la soumission imposée aux emportements d'une âme blessée

qui demande vengeance, lut-il plus tempérament que ce souverain, lorsque lâchement abandonné par les Gascons et Provençaux que conduisait au chemin des trshisons leur comte et seigneur, Raymond de Toulouse, il refole les sentiments de légitime indignation qui lui mettent l'épée en main, et s'en vient, les larmes aux yeux, supplier son indigne adversaire d'accepter le pardon de ses crimes, pour ne pas réjouir l'ennemi commun du spectacle d'une lutte fratricide ?

.....
 Mais, mes frères, où vais-je ainsi emporté par l'admition ; et ne vous laissé-je pas voir trop longuement l'embaras où je suis de vous livrer un portrait digne de votre ancêtre et digne de vous ? De quelque côté que nous entrons dans l'âme de notre héros, nous sommes saisis par la multiple et variée beauté de ses faces. Les vertus du guerrier n'y font que relever les qualités de l'homme privé ; rien ne s'y contredit, tout s'y fusionne et s'y harmonise. Lion pour ses ennemis, agneau pour ses frères, sa voix vibre quand il commande ; elle tremble quand il console. Le Tasse dit que son visage était un rayon éclatant de jeunesse et d'honneur, et que sa voix résonnait au-dessus des bataillons comme les torrents mugissants des Alpes, au jour de la fonte des neiges.

C'est vraiment l'âme française en tout ce qu'elle a de plus foncièrement national : enthousiaste, rien ne l'abat ; vaillant, nul ne l'effraie ; désintéressé, tout lui est indifférent, hormis la joie de son rêve victorieux enfin des hommes et des choses. Charlemagne revit en son sang : c'est Joyeuse qui brille et frappe de sa terrible épée. Roland revit en son cœur, et comme le paladin héroïque, cet homme de guerre, qui rentre le soir sous sa tente, noir de sang et de boue, surprend sous l'émotion d'une idéale passion, des larmes dans ses yeux, des soupirs sur ses lèvres. En ces heures d'effroyable sollicitude où la conduite d'un demi million d'hommes, étrangers les uns aux autres, et l'issue d'une entreprise sans pareille, pèsent sur ses épaules, il se réfugie en l'ombre introublée de ses souvenirs pour déposer aux pieds de la " Dame de ses pensées " ses projets et ses actions, ses espoirs et ses terreurs ; il évoque sur ses fatigues sanglantes, le regard lointain et le murmure de satisfaction qui suffisent à le reposer de tout....

Ne souriez pas, Messieurs, " Dieu et ma Dame," c'était la devise des héros d'alors. Dieu leur inspirait des entreprises dont le seul récit nous écrase ; la pensée de leur Dame mettait en leur âme assez d'élan pour les mener à bien sans jamais défaillir... Au défilé des Pyrénées, Roland, prêt à rendre l'âme, murmurait en se raidissant contre la mort : " Beau fils, dites à l'empereur Charlemagne que je le salue. Dites aussi à ma belle Aude que j'ai pensé à elle jusqu'à la dernière minute de ma vie." De telles assonances dans le cœur des preux ont combiné le type le plus harmonieux du héros qui ait pu s'imposer aux siècles ; elles nous ont livré l'image du chevalier de la vraie époque de la chevalerie ; et j'ose dire qu'une note eût manqué dans le caractère français de de Godefroi de Bouillon, si l'histoire n'eût, à côté du conquérant qui brise et subjugue, fait apparaître l'homme aimant qui s'arrête, en pleine fumée des batailles, pour regarder par delà l'horizon, la douce et radieuse forme dont le sourire lui est plus précieux que les caresses de la victoire.

Le voilà donc, notre héros, non tel qu'il est, mais tel qu'il nous est possible de le faire apparaître, en quelques traits pâles et rapides.

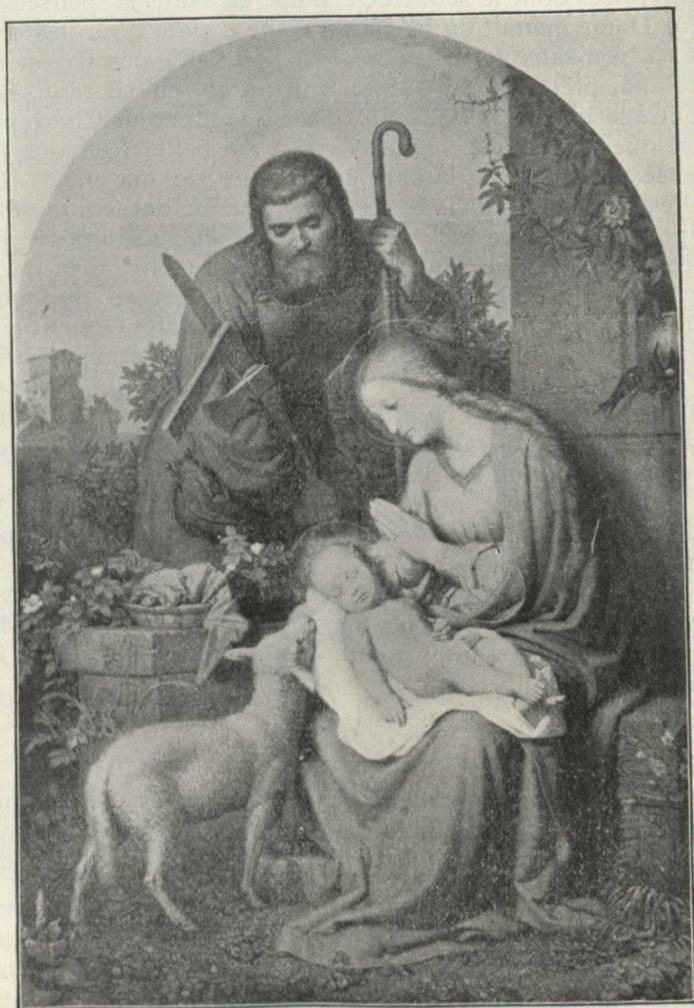
Au milieu des chefs qui l'entourent, il se détache avec l'éclat du diamant dont les feux éclipsent l'or et les perles rares qui l'enchantent ; aucun des meilleurs ne peut lui être comparé.

R. P. GAFFRE.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde. se trompe fort ; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui, se trompe encore davantage.

LAROCHEFOUCAULD..





MARIE-JÉSUS-JOSEPH (Ittenbach)

Berceuse de la Vierge

Dors sans berceau, dors, mon Jésus,
 Porté dans les bras de ta mère,
 Ignorant quels espoirs décus
 Te prépare la vie amère.
 O petite âme, ô doux Jésus !

Il fait si bon dans cette étable,
 On est chez de si braves gens !
 Un tel accueil est délectable,
 Quand il nous vient des indigents.
 Mieux qu'un palais plaît leur étable.

Dors, mon petit, jusqu'à demain !
 Mon amour seul doit te suffire ;
 Tu n'as pour berceau que ma main,
 Et moi je n'ai que ton sourire
 Pour éclairer mon lendemain.

L'amour éternel dont je t'aime
 M'est plus doux que le doux miel,
 Puisque tu me viens de moi-même
 Et que tu viens aussi du ciel.
 C'est divinement que je t'aime !

CH. G.

Le P. Lacordaire et la patrie de Bridaine



LE lundi, 17 février 1851, à Notre-Dame de Paris, le Père Lacordaire prit la parole dans une assemblée de charité provoquée et présidée par Mgr Menjaud, évêque de Nancy. Il s'agissait d'intéresser les Parisiens à la construction d'une église dans le village de Chuselan (Gard), patrie du célèbre missionnaire, où Mgr Menjaud avait aussi reçu le jour. Cette église a été consacrée le 24 octobre 1882 par Mgr Foulon,

archevêque de Lyon, assisté de quatorze archevêques et évêques.

Le discours prononcé dans cette circonstance ne se trouve nulle part, ni textuellement ni en analyse, dans les œuvres, publiées à diverses époques, du Père Lacordaire. L'autre jour, M. l'abbé Odelin, vicaire général de Paris, eut l'amabilité de nous communiquer, à ce sujet, la note suivante ; nos lecteurs en comprendront le haut intérêt, et nous aideront à le remercier.

“ Au mois de mars 1893, je me trouvais à Rome pour les fêtes du jubilé, à la Procure de Saint-Sulpice, avec Mgr Lagrange, évêque de Chartres. Un jour, à la fin du repas du midi, il charma ceux que le Père Captier réunissait autour de sa table hospitalière, par une de ces intéressantes causeries où il faisait revivre les hommes et les choses du passé. Je lui demandai s'il avait entendu le Père Lacordaire.

“ Une seule fois, me répondit-il, en 1851. J'étais professeur au collège de l'abbé Poiloup, à Vaugirard. Je travaillais à un éloge du Père Bridaine, qui avait été donné comme sujet du prix d'éloquence par l'Académie française. J'appris que le Père Lacordaire devait parler à Notre-Dame sur le célèbre missionnaire ; je me rendis à la cathédrale à une heure. J'ai retenu la première partie de son sermon, qui fut la seule remarquable.

“ Mgr Lagrange nous la récita alors dans ses grandes lignes, sans la moindre hésitation, comme s'il l'avait entendue la veille. Frappé de la netteté de ses souvenirs et de la sûreté de sa mémoire, je le suivis dans sa chambre et le priai de me répéter ce que nous venions d'entendre. Il me le répéta mot pour mot, sans rien changer. Je transcrivais ses paroles, au vol de sa rapide élocution ; je les lui relus. “ C'est bien cela, ” me dit-il.

“ Je conservai précieusement cette page qui faisait revivre un sermon du Père Lacordaire dont on n'avait retrouvé aucune trace ni dans ses notes, ni dans la presse contemporaine. Je comptais toujours que Mgr Lagrange ou, après lui, ses héritiers, la publieraient. Quatre ans après sa mort, je crois devoir sortir de la réserve que je m'étais imposée.

“ Il faut bâtir cette église :

“ 1^e Parce que c'est une église ;

“ 2° Parce que c'est l'église du village du Père Bridaine.

“ I. *C'est une église.*—Qu'est-ce qu'une église ?

“ C'est un lieu. Quand on a dit de quelque chose que c'est un lieu, je ne sais s'il y a rien de plus grand à en dire.

“ Qu'est-ce qu'un lieu ? Ce qui nous contient et où nous trouvons la vie.

“ Il y en a plusieurs dans l'univers.

“ Le plus illustre lieu, c'est d'abord l'univers lui-même. Il nous contient—nous y trouvons la vie.—Dans l'univers, il y a le globe qui nous porte. Il nous contient—nous y trouvons la vie.

“ Sur ce globe lui-même il y a un lieu qui est spécialement le nôtre, la patrie. Il nous contient—nous y trouvons la vie.

“ Dans la patrie, il y a un lieu qui est encore plus spécialement le nôtre, c'est le lieu natal. Il nous contient,—nous y trouvons la vie.

“ Tout cela, mes frères, vous paraît quelque chose. Eh bien ! non ; ce que je viens de dire n'a pas le sens commun.

“ A vrai dire, il n'y a qu'un lieu. Les autres contiennent nos corps. Celui-là contient nos âmes ; c'est Dieu qui est le lieu des âmes et l'âme des lieux.

“ Sur cette terre, l'église est le lieu par excellence. Elle contient Dieu. Elle contient nos âmes,—nous y trouvons la vie.

“ II. *C'est l'église du village du Père Bridaine.*—Ce que le Père Bridaine a été pour son siècle.....”

Trente jours sous la tente

ITINÉRAIRE DE JÉRUSALEM A BAALBECK ET A DAMAS

II



UR la gauche, s'enfuit la route qui mène à Aïn-Karim, ou Saint-Jean du désert. C'est là, sur le revers d'une montagne rocailleuse, que s'élève, au sein d'une région abritée et relativement humide, c'est-à-dire relativement fertile, la petite église,

élégante et mignonne, élevée, selon la tradition, sur l'emplacement de la maison de Zacharie, père de Jean-Baptiste : à une heure de distance, s'étend la région appelée par les chrétiens d'aujourd'hui, le *désert de Saint-Jean*.

C'est une étendue pierreuse mais cultivée : un désert relatif trop semblable au reste du pays, trop rapproché de la maison paternelle pour constituer une véritable solitude, un véritable lieu d'exil : il semble bien plus naturel de se figurer la grande silhouette du Baptiste errant dans les solitudes arides du désert de Juda, déployées entre Jérusalem et Hébron d'une part et la mer morte de l'autre ; contrée prédestinée par la nature à la vie solitaire et où fleurirent, aux premiers siècles, des moines tels que Sabas, Théodose, Chariton.

Ce cadre de montagnes dénudées et tourmentées, cette aridité austère et grandiose, cet horizon agrandi plutôt que borné par la nappe d'azur de la mer morte et les hauts plateaux sombres de Moab, réalise plus pleinement ce cadre d'austérité sévère d'après lequel semble s'être tout naturellement modelée la grande âme pénitente du Précurseur.

Mais cette fois, nous n'avons pas le loisir de nous égarer vers ce sanctuaire béni, le souvenir seul s'envole un instant vers ce coin de terre peuplé de grandioses images et d'austères visions, et nous passons.

Sur la droite, dévalant pittoresquement vers le fond d'un Ouad, voici Lifta, l'ancienne Nephtoah, avec une belle source, un trésor, au sein de cette région lugubrement pierreuse et desséchée.

Plus loin, Kolonieh, peut être une ancienne *colonie* romaine, perchée sur une hauteur à droite et à laquelle répond sur la gauche Kostal, vrai nid d'aigle, autre colonie romaine, dans lequel le nom étrange primitif, Costellun, s'est conservé avec une rare persistance.

Nous sommes à présent tout au fond d'un Ouadi encaissé, remontant la route qui serpente vers Abu Ghôsh.

À la montée, la pluie commence, fine et pénétrante ; au bout de peu d'instant, les imperméables ruissellent, les abaychs imbibés comme du papier buvard, alourdis et raidis, deviennent pesants comme des chapes de plomb, une trace noire et sinueuse, marque tout autour et le long des Keffiehs détremés, l'empreinte de l'agal, et des ruisseaux de pluie se formant dans les plis en gouttières des man-

teaux, débordent le long des formes dans les bottes des cavaliers ou autour des croupes arrondies et des jambes effilées de nos montures.

Vraiment, il est lugubre à contempler, le pays de Jérusalem, toujours aride et mort, par cette pluie pénétrante de printemps, avec ce ciel morne et gris. Il y court des nuages bas et sombres, semblables à des voiles pesants, incessamment déchirés aux arêtes des monts, mais qui se reconstituent, s'accumulent et se condensent sans cesse comme des touffes d'une ouate humide et salie emplissant l'horizon : un fardeau de mélancolie semble s'entasser sur les âmes.

Entre deux averses nous atteignons Abu Ghôsh. Qui reconnaîtrait sous ce barbare nom arabe, à la sonalité si lourde et si disgracieuse, l'antique Kiriath Jearim ?

C'est là, en effet, probablement, qu'habitait Obededom, qui fut le dépositaire de l'arche d'alliance, jusqu'au jour où Salomon la vint chercher en grande pompe, pour l'introduire triomphalement dans le temple qu'il avait fait construire pour elle.

Le nom moderne de la localité est celui d'un Sheikh musulman du commencement de ce siècle qui, avec ses frères et ses 85 descendants, s'était rendu célèbre et redoutable dans toute la région par ses violences et ses déprédations. Il repose à présent au milieu du village, sous le dôme banal de son Wéli, en face de l'église abandonnée, que les croisés construisirent à Saint Jérémie.

Grands batailleurs et grands constructeurs, "coram Domino," les hommes de cette robuste époque, dans le court séjour qu'ils firent en Orient, avaient rempli la Palestine de leurs monuments et à chaque pas, pour ainsi dire, on heurte leurs débris.

Ames violentes, mais fortes, trop souvent singulier mélange de barbarie et de générosité chevaleresque, de noblesse et de mauvaise foi, ils défendaient la cause du Christ miséricordieux avec des cruautés de barbares, mais ils ont écrit avec leurs épées une épopée colossale et inoubliable, et les pierres elles-mêmes de ce pays ruiné en crient la puissance et la grandeur.

Partout ils ont laissé des souvenirs et des débris qui éveillent la sensation du grand et excitent malgré tout dans l'âme, une chaude et bienfaisante sympathie.

On a peine à comprendre qu'ils aient pu se laisser vaincre par ces hordes mobiles et fuyardes des nomades du désert, fanatisées il est vrai, mais faibles, audacieuses, mais promptes à effaroucher. Malgré l'effrayante disproportion numérique, celles-ci n'avaient point encore réussi, en dépit des fautes et des témérités maladroites des Croisés, à les noyer sous le nombre, jusqu'au jour où la Providence, dans ses desseins impénétrables, donna aux Musulmans, pour les conduire, un homme supérieur par le caractère, l'énergie et l'intelligence, Saladin.

L'église de Saint-Jérémie, à Abu Ghôsh, est un des plus remarquables spécimens de l'architecture des Croisés, et quoique vouée à une ruine prochaine, elle en est, jusqu'à ce jour, une des mieux conservées : elle est dans la possession du gouvernement français.

Il y a quelques années encore, elle eût pu, à peu de frais, être restaurée et raffermie, maintenant il est trop tard : des lézardes courent le long des parois, les clefs de voûte se détachent, les absides s'effritent ; quelque jour, au sein d'un ouragan de pluie, ou par quelque humide journée d'hiver, s'effondrera bruyamment la grande église à trois nefs qui commémorait si éloquemment, jusqu'à ce jour, la puissance et l'énergie des conquérants d'autrefois.

Pourquoi choisir ce lieu de préférence pour y élever une basilique à *Jérémie* ; sans doute que le nom antique *Jearim*, arrivé confusément jusqu'à eux, les avait induits, par analogie de son, à établir une relation avec le nom et la mémoire du grand prophète : ils n'ignoraient pas, cependant, qu'au témoignage de l'Écriture, Jérémie naquit à Anathoth, au Nord-Est de Jérusalem et que, selon la tradition, il mourut en Égypte.

L'église des Croisés nous a procuré un abri momentanément ; nous repartons entre deux averses pour Ammoas, l'Emmaüs des Macchabées, et peut-être aussi, l'Emmaüs de Saint-Luc.

Là encore, les Croisés ont laissé leurs traces dans l'église des Macchabées construite par les Byzantins : eux l'ont remaniée, et c'est encore leur touche caractéristique, leur style et leur conception qui se retrouvent dans ces ruines.

A une faible distance d'Emmaüs, sur une colline banale, s'élève le village de Latrun qui domine, du groupe

de ses masures putrides, les cultures déployées sur les pentes, en face de la mer, qu'ont organisées les Trappistes.

Eux aussi, ils ont voulu avoir leur *coin de Terre Sainte*, ambition toute légitime et toute naturelle pour des hommes voués par état au silence et à la pénitence monastiques : la Palestine n'est-elle pas prédestinée à être la *terre promise* des ordres contemplatifs, et où peut-on mieux s'imbiber et s'imprégner de " l'eau vivifiante qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle," que sur ce sol qui en a vu sourdre et en a bu les premières ondes, épanchées du cœur du Christ comme d'une coupe trop pleine ?

Ils se sont donc établis de préférence dans le voisinage d'Ammoas, en faces des débris parfaitement reconnaissables d'un camp romain, attirés sans doute par le souvenir évangélique de cette soirée de bénédiction où les deux disciples s'enivrèrent à même la coupe des divins enseignements, lorsque leur cœur " s'enflammait au dedans d'eux-mêmes, tandis qu'*Il* leur parlait et leur ouvrait le sens des divines Ecritures. " (Luc, ch. 24.)

A grand peine, et au prix d'efforts pénibles et continus, ils ont établi leur maison d'hospitalité et de pénitence, mais les épreuves de toutes sortes, maladies, privations, oppositions, ne leur ont point manqué.

N'importe, ils n'ont point perdu pour cela leurs traditions hospitalières, et toutes grandes ils ouvrent les portes de leur hôtellerie aux voyageurs trempés et affamés qui leur arrivent : " Restez avec nous, car il se fait tard, et le jour commence à tomber," (Luc, ch. 24, v. 29) nous disent-ils, à nous aussi ; mais il faut absolument que nous soyions ce soir même à Ramleh ; d'ailleurs, le temps semble s'éclaircir, nous sommes à moitié séchés, en route !... Et merci, du fond du cœur !

Le temps est clair, une brise vive a séché en partie la route détrempée, maintenant tout est calme ; à travers les nuages dentelés, un rayon d'or se fait jour et plaque de lumières et d'ombres mobiles, les montagnes grises que nous venons de quitter et qui dressent leurs cîmes renflées et disgracieuses, comme une muraille continue, à l'Est de la plaine, derrière nous.

Depuis Ammoas, nous sommes sortis du massif des monts judéens, nous courons maintenant à travers la riante et fertile plaine de Saron, vers la mer qui se cache là-bas,

derrière les monticules, et que le soleil couchant caresse maintenant des reflets d'or de ses rayons atténués.

Nous sommes seuls sur la grande route, au milieu des blés verts, et nous n'entendons plus que le cliquetis des sabots des chevaux sur le sol empierré : les hirondelles volent très bas, presque au ras du sol, avec de petits cris stridents ; bientôt nous atteignons le sentier qui s'égare à travers les cultures, vers le tertre de Tell el Djezer : c'est là que l'on vient de retrouver, sur deux blocs de rochers banals, à fleur du sol et perdus dans les champs, deux inscriptions en hébreu et grec qui déterminent exactement la limite de l'ancienne Gézer, si célèbre dans l'histoire biblique.

Partout, dans les blés, ce sont les fleurs des champs, si poétiques et si rustiques, qui jettent une note colorée, bleue ou pourpre, sur la plaine uniforme.

A ce moment, un compagnon de voyage imprévu vient se joindre inopinément à nous : c'est un Egyptien qui vient de Jérusalem, en route pour Jaffa. Il est pieds-nus et à jeun depuis le matin, au reste aussi trempé que nous ; il repart pour le pays natal qu'il a fui un instant pour éviter le service militaire et la campagne contre les sectateurs du Mahdi.

Il trotte infatigablement derrière les chevaux, dans la boue et sur les pierres, et ne tarde pas à entrer en conversation familière avec ses compagnons de rencontre.

Il est toujours intéressant de faire causer un Arabe, quand on peut le comprendre : leur conversation est toujours vive, originale et ingénieuse ; leur langage et leurs manières, quoique simples et naturelles, sont habituellement polies et affables.

Celui-ci est égyptien, il n'est donc point grave, sévère et quelque peu méfiant, comme le sont souvent les Arabes Syriens, mais plutôt enjoué et " conversationnel " : ces Egyptiens sont de grands enfants, paresseux, sobres, endurants, toujours gais dans leur misère, comme furent leurs ancêtres, les sujets de Ménès et de Sésostris : entre autres choses intéressantes, il nous relate, dans sa langue pittoresque et populaire, ce que l'on pourrait appeler la " version égyptienne " de la prise de Khartoum.

Le Mahdi avait donné aux Anglais l'ordre de sortir : mais voilà, les Anglais ne voulaient pas : alors ils ont ras-

semblé les troupes et ils ont marché contre le Mahdi jusqu'à Khartoum. Lorsque les anglais sont arrivés devant la ville, ils ont tiré quelques coups de canon, mais, à leur grande surprise, ils n'ont pas eu de réponse. Ils se sont approchés, d'abord timidement, et puis enhardis, ils sont entrés dans la ville ; à l'intérieur, il n'y avait que les femmes et les enfants, les guerriers s'étaient retirés. Les Anglais ont donc hissé leur drapeau sur la place et y ont mis garnison. Mais voilà, lorsque Kitchener se fut retiré avec le gros des troupes, les Arabes sont revenus soudain sur la garnison et les ont tous massacrés... On attend les événements ultérieurs...

Et voilà ce que l'on fait accroire aux sujets du Khédivé !

Nous écoutons tout cela sérieusement, avec intérêt et sympathie. Pendant ce temps, lui oublie sa fatigue, sa faim, ses préoccupations et nous, l'interminable ruban de route qui semble s'allonger toujours davantage vers Ramleh, à travers la plaine chaude et fertile, témoin, en tant de rencontre, des exploits héroïques de Machabées.

Enfin nous arrivons, il est nuit close et la tente est toute dressée sur le sol détrempé: on n'entend plus que les aboiements des chiens qui se répondent l'un à l'autre, dans Ramleh invisible, comme un interminable et perpétuel écho. Etrange, dans la nuit, cette impression d'une ville qu'on ne voit pas, mais que l'on sait, que l'on sent à deux pas... !

FR. L. VAN BECELAÈRE,
des fr. prêch.

NOTRE-DAME DE VOUIZE

Vouize est une montagne qui domine Voiron (Isère). Une statue de la Vierge, reproduction en bronze, mais diminuée, de Notre-Dame de France au Puy, domine la montagne et la petite ville ouvrière. Je voudrais en faire l'historique aux lecteurs du ROSAIRE. Peut-être prendront-ils plaisir à lire les origines d'un magnifique hommage rendu à leur Mère. Dans cette espérance, je les livre à leur attention bienveillante toujours, et jamais ménagée quand il s'agit de se prêter à l'histoire d'une œuvre élevée par l'amour à Notre-Dame du Rosaire.

C'était en 1867. En ce temps-là, vivait à Voiron un saint jeune homme, Eugène Poucet, maintenant retourné à Dieu, alors la Providence des malheureux et l'édification de tout le monde. Il semble qu'il soit demeuré du haut du ciel cette même Providence pour les premiers ; pour les seconds, le souvenir de ses vertus embaume encore leur vie et ne reste pas entièrement stérile.

Au temps dont je parle, Voiron semblait bénéficier de la présence, au milieu d'elle, de ce grand chrétien. Tout prospérait dans l'industrie, le petit commerce faisait fortune, les usines augmentaient en nombre et en personnel, et la qualité du nombre et du personnel ne manquait pas non plus. Le conseil municipal embellissait la ville. Dieu alors embrassait dans l'universelle bénédiction les conseils municipaux. C'était le moment propice pour mettre Voiron sous la protection de Marie. Eugène se réjouissait de cette prospérité, car il aimait sa ville natale d'un amour vrai, du reste amour pratique, n'ayant rien tant à cœur que son bien-être matériel et moral. Mais il fallait une gardienne à cette prospérité. "La paix publique," disaient les uns plaisamment. Eugène leur répondait : "La paix publique demande elle-même des gardiens qui la fassent respecter aux heures de trouble et de confusion : donc garde peu sûre, susceptible de disparaître au premier souffle des passions humaines." Sa foi aimante lui avait fait trouver mieux ; en même temps foi sincère que les œuvres allaient justifier.

De là, dans ses pérégrinations charitables à travers la ville, ses yeux, pour se reposer des tristesses de la terre, s'élevaient souvent vers le ciel. Chaque fois, en les abaissant, il rencontrait la Vouize. Soudain, un éclair traversa son esprit ; sa piété filiale envers Marie l'y avait préparé. "Je placerai, au sommet, dit-il, la statue de la Mère de Dieu, symbolisant la protection qu'elle devra accorder à notre cher Voiron, dont je lui remets la garde." Le projet allait mûrir, mais il avait été formulé, on pouvait être certain de la réussite. Le conseil municipal en est informé. Il accepte. Toutes les autres difficultés s'aplanissent. Le projet était visiblement béni du ciel. Bonnassieux permet avec beaucoup de bienveillance qu'on s'inspire de son chef-d'œuvre du Puy. Et la maquette achevée, elle est remise à un ouvrier chaudronnier de St Laurent du Pont.

C'était un talent très réel resté dans l'obscurité jusque-là, dont une circonstance providentielle le tira pour l'amener à reproduire l'œuvre d'un maître. L'humilité n'allait pas se bâtir une demeure comme la sagesse, mais il lui appartenait bien de couler dans le bronze la statue de la Reine qui devait sa royauté à son humble et admirable adhésion aux paroles de l'Ange.

Pendant ce temps-là, que faisait le pieux promoteur du monument ? Il veillait au prompt achèvement des travaux du piédestal. Aussi, presque chaque jour, on le voyait gravir les pentes escarpées qui mènent au sommet de la Vouize, et là, il encourageait les ouvriers à presser l'œuvre, tant il avait hâte d'arriver au jour de la glorification de sa Mère.

Ce jour vint : la tour de pierre sur laquelle devait reposer la statue avait atteint la hauteur de 16 mètres (48 pieds). Pendant ce temps-là aussi, le statuaire improvisé achevait son œuvre : il lui avait donné de belles proportions, elle mesurait 7 mètres en longueur (21 pieds). Déposée dans un fort chariot, dix-huit chevaux l'amènèrent à Voiron. Pouvant se démonter pièce par pièce, sans inconvénient, elle est extraite du chariot. Comme elle avait été déposée sur la Place des Carmes, en face de l'église de St-Bruno, il restait à la transporter au sommet.

Ici trouve sa place un admirable trait provoqué par la foi vive aussi bien que par la piété tendre envers Marie de l'élite de la jeunesse voironnaise. Il ne convient pas, s'écria-t-elle, que la Sainte Vierge soit traînée comme un bronze vulgaire et il nous appartient de l'honorer, dès ce moment, en portant nous-mêmes les diverses pièces qui doivent former sa statue. Le lendemain, la pieuse foule de ces jeunes gens se mettait en marche et quelques heures après la statue tout entière était sur la montagne.

Ce n'est pas sans émotion, nous raconte le vénérable archiprêtre de Voiron, que l'on rencontre, après un nombre déjà considérable d'années, quelques-uns de ces jeunes hommes qui expriment, comme au premier jour, leur joie d'avoir ainsi contribué à la glorification de l'image de Marie. Moi, dit l'un, je portais le bloc de bronze, merveilleusement fouillé, qui devait représenter la chevelure de la Mère de Dieu. Moi, reprend cet autre, j'étais chargé du

bras de Marie enlaçant l'Enfant Jésus et le retenant sur sa poitrine. A moi, s'écrie celui-ci, était revenu l'honneur de porter la frange de son manteau. A moi, redit celui-là, il a été donné de porter la main bénissante du Saint Enfant Jésus. Tous, dans un langage ému, parlent de leur bonheur.

Il ne manquait plus à ce beau poème en bronze, racontant si haut et avec tant d'éloquence les gloires de Marie, il ne lui manquait plus, dis-je, que la bénédiction de l'Eglise. La commission de N.-D. de Vouize, voulant donner un grand éclat à cette cérémonie, fixa, avec l'assentiment de Mgr Ginoulhiac, évêque de Grenoble, le dimanche 4 octobre, pour être le jour de cette religieuse manifestation. Coïncidence heureuse, ce dimanche-là tombait la fête de Notre-Dame du Rosaire.

Tout Voiron avait accueilli avec joie l'annonce de cette fête qui devait couronner tant de généreux et louables efforts. Ils avaient compté se rendre en aussi grand nombre que possible au sommet de Vouize, désireux de former, un moment, une nombreuse garde d'honneur à leur Mère, pendant que le Pontife bénirait le bronze, gage impérissable de leur pieux amour. Le temps ne leur permit pas l'ascension ; mais il ne put empêcher l'ascension des cœurs : celle-là, tous la firent, tandis que le Pontife, sur la place St-Bruno, disait les prières prescrites en pareille circonstance.

Le soir, à l'Hôtel-de-Ville, le distingué prélat présidait un banquet offert par la ville de Voiron. Aux côtés de Mgr avaient pris place le maire de Voiron, M. le Préfet de l'Isère, le conseil municipal, des généraux, des magistrats et l'élite de la société voironnaise. Au dessert, le maire fit un éloquent discours, auquel répondit M. le préfet de l'Isère le Provost de Launay. Devant les vicissitudes des temps qui ont suivi, je ne puis résister au plaisir de mentionner, par contraste, sa réponse : elle roulait sur l'union du travail et de la prière.

Pendant ce temps-là, celui à qui revenait l'honneur de l'initiative de ces fêtes, réalisait cette heureuse union. Il priait et il travaillait ; et quand il ne priait plus, son travail devenait sa prière et au premier beau jour, une brave paysanne le rencontrant dans la montagne à sa descente de Vouize, lui disait : " Il s'y ferait des miracles que vous



Saint Thomas d'Aquin avait une dévotion marquée pour la croix. Il aimait à tracer le signe de la croix sur sa personne. Jamais il n'y manquait quand retentissaient les roulement du tonnerre.

On montre à Anagni une salle souterraine où Thomas alla plus d'une fois chercher un abri contre les orages. Un jour, il traça sur la muraille une croix en grandes lettres onciales superposées, dont la réunion forme le distique suivant, attribué à saint Fortunat, évêque de Poitiers :

CRUX MIHI CERTA SALUS, CRUX EST QUAM SEMPER ADORO,
CRUX DOMINI MECUM, CRUX MIHI REFUGIUM.

*O Croix de mon salut l'espérance assurée,
Croix sainte, sois toujours de mon cœur adorée !
Croix du Seigneur, reste avec moi ;
O Croix, mon refuge est en toi !*

Pour comprendre l'ingénieuse disposition des lettres et y lire le distique proposé, il faut chercher au centre l'initiale du mot *Crux* ; en remontant la ligne médiane, on trouve : *Crux mihi certa salus*, et en descendant : *Crux est quam semper adoro*. Puis, en allant du centre vers la gauche, en suivant la médiane horizontale, on a : *Crux Domini mecum* ; enfin, à droite : *Crux mihi refugium*.

Cette croix s'est répandue dans le monde chrétien sous le nom de "CROIX ANGÉLIQUE," ou "CROIX DE SAINT THOMAS." Les habitants d'Anagni en ont un fac-simile dans leurs maisons pour se préserver contre le feu du ciel, et Pie IX, de sainte mémoire, a daigné accorder 300 jours d'indulgence à quiconque réciterait pieusement les aspirations formant le distique.



Quelques réflexions sur l'art et la poésie



EST peu de ses grands spectacles et de ses grands souvenirs qui suffiraient pourtant aux plus sublimes inspirations de la poésie lyrique. Israël vit dans l'avenir encore plus que dans le passé. Il attend celui qui est l'attente des nations, l'Agneau dominateur du monde, le grand Roi qui régnera sur la montagne sainte et devant lequel les nations se prosterneront dans la poussière. C'est le sentiment qui domine toute sa vie et toute sa poésie, l'âme de ses chants, la consolation de ses douleurs, le principe de sa joie. Dans les heures les plus sombres, comme aux jours de triomphe et de gloire, au milieu des sanglots funèbres de Jérémie, comme au milieu des inspirations sublimes d'Isaïe et des terribles visions d'Ezéchiel, à tous les instants de sa vie, sur les rives étrangères de l'Euphrate comme aux bords du Jourdain, Israël reposa sa tête sur cette immortelle espérance et chanta avec son prophète : " Lève-toi, Jérusalem, voici venir ta lumière." *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est.*

Certes, il est impossible qu'avec de pareils souvenirs et de si grandes espérances, la poésie lyrique ne s'élève pas à de sublimes hauteurs. Et, en effet, c'est ici l'idéal de la poésie lyrique. Elle jaillit spontanément et à flots intarissables de l'âme émue du poète, comme l'onde du rocher à la voix de Moïse ; et tous les peuples et tous les siècles y viendront rafraîchir et enivrer leurs âmes.

Le premier caractère de la poésie hébraïque, c'est qu'elle n'est pas sublime seulement par intervalle, comme la poésie profane : elle l'est habituellement. Le sublime est son élément. Elle vit sur les hauteurs et ses sentiments et son langage répondent à l'élévation de ses idées. C'est le caractère de Moïse et de David, d'Isaïe et de Jérémie, de tous les cantiques et de toute cette poésie lyrique, qui déborde non seulement dans les Psaumes et les Prophéties, mais dans tous les livres de l'Ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'au dernier livre des Machabées.

Moïse n'est pas seulement le plus grand législateur et

le plus grand historien du monde : il est l'un des plus grands poètes lyriques. Sans parler de ce sublime cantique du Deutéronome, si simple et si gracieux, dans son élévation, qui rappelle au peuple d'Israël les bienfaits de son Dieu et ses propres ingraturités, et descend sur son âme "comme la rosée sur l'herbe et la pluie sur le gazon"; quel chant de victoire peut-on comparer au cantique de Moïse que chantèrent avec lui les fils d'Israël après le passage de la Mer Rouge ! Tout dépouillé qu'il est des charmes de l'harmonie et des ornements de sa langue originale, tout affaibli qu'il a été dans une suite de traductions, on y sent fémir encore ce feu de l'enthousiasme que trois mille ans n'ont pu éteindre et que le génie moderne est impuissant à reproduire. On voit se lever le Seigneur comme un guerrier, et au souffle de ses narines les flots s'amonceler comme des murailles ; l'ennemi tomber au fond des eaux comme la pierre et descendre comme un plomb sous les vagues houleuses ; Israël tout entier, après avoir passé à pied sec au milieu de la Mer Rouge, le visage tourné vers l'Egypte et les flots qui ont englouti son armée et son roi ; on entend les six cent mille voix qui chantent avec Moïse l'hymne du triomphe et de la délivrance : " Que le Seigneur règne durant les siècles, sur les siècles et par delà ! Car le cheval de Pharaon, avec ses chariots et ses cavaliers, est entré dans la mer, et le Seigneur a ramené les flots sur leurs têtes : mais les enfants d'Israël ont traversé à pied sec au milieu de la mer."

Jamais la poésie profane n'approche de cette grandeur et de cette simplicité sublime.

* * *

Que de chants de la lyre hébraïque égalent le cantique de Moïse et le surpassent peut-être sans lui ressembler !

Ici c'est Déborah, prophétesse et guerrière, qui s'est levée comme une mère en Israël : elle chante la victoire qu'elle a remportée sur les ennemis de son peuple, et jamais le sublime de la confiance en Dieu n'a mieux paru que dans ce chant de reconnaissance et de triomphe.

Plus loin, c'est Judith, " la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple," le rempart de Béthulie ; elle revient du camp des ennemis, portant dans la main la tête de leur chef, et célèbre dans un sublime en-

thousiasme le Seigneur qui a livré le puissant Holopherne entre les mains d'une femme.

Plus tard encore, Isaïe surpassa ces sublimes modèles dans la plus longue et peut-être la plus belle de toutes les odes hébraïques, la prophétie sur la chute de Babylone. Jamais la poésie orientale n'a déployé cette ampleur et cette abondance de développements qu'on retrouve souvent dans le plus grand des prophètes. D'ordinaire, l'ode hébraïque est courte parce que le sublime ne dure pas. Le sublime n'est qu'un éclair qui passe. C'est une extase de l'esprit. Or, un homme en extase ne s'amuse pas à développer des idées ou des sentiments, s'il parle, il entre dans son langage moins de mots que de silence. Isaïe semble une exception à cette loi ordinaire de l'esprit humain. Les prophéties sont de longues extases qu'il décrit dans un langage toujours sublime, et cependant toujours varié. C'est un immense tableau que domine toujours la fière figure de Jéhovah, le Dieu des armées, et la parole enflammée du prophète n'en révèle pas seulement le majestueux ensemble, elle en fait ressortir toutes les parties dans une éblouissante lumière,

On chercherait vainement dans l'antiquité profane et dans les temps modernes quelque chose qui approche, même de loin, de cette inspiration et de cette poésie, toujours sublime et toujours simple, toujours incomparable dans la terreur comme dans la joie, dans les malédictions comme dans l'extase et la tendresse ; soit qu'elle raconte les épouvantes des ennemis de Dieu, la chute de Babylone et la désolation d'Israël en proie à la colère du Dieu vivant ; soit qu'elle chante le triomphe et la joie de Jérusalem ressuscitée, la lumière céleste qui couronne son front rayonnant de jeunesse et de beauté, le roi qui vient à elle plein de majesté, de douceur et de grâce, les déserts qui fleurissent sur son passage, les nations qui marchent à sa lumière vers la maison du Dieu de Jacob ; soit qu'elle célèbre la grandeur ou la tendresse de ce Dieu qui suspend à ses doigts la masse de la terre, devant qui toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas, et qui grave dans son cœur et écrit sur ses mains le nom de ses enfants pour ne les oublier jamais ; soit qu'enfin elle soupire les regrets et les touchantes prières d'Ezéchias, dont la vie à peine com-

mencée est coupée comme la trame par le tisserand, enlevée et roulée loin de lui comme la tente d'un pasteur.

Un seul homme peut être comparé à Isaïe qu'il surpasse, non pas par l'inspiration ou la sublimité du génie, mais par la variété des sentiments et des sujets qu'il a chantés : c'est David.

La poésie de David n'est pas plus sublime que celle d'Isaïe ; mais elle est plus humaine, parce qu'elle a mieux exprimé tous les sentiments et toutes les aspirations du cœur de l'homme. La poésie d'Isaïe est constamment religieuse et nationale ; quand le poète a vu descendre dans le temple la majesté d'Adonai, le Dieu de gloire, et que le Séraphin a purifié ses livres avec un charbon ardent, il impose silence au ciel et à la terre, et il ne fait plus qu'annoncer les justices ou les miséricordes de Dieu. Son cœur est tout entier à son Dieu dont il répète les paroles, à sa patrie dont il prédit sans cesse l'abaissement ou la résurrection : on n'entend dans ses chants que la voix du prophète et du juif ; la voix de l'homme se fait rarement entendre. David, sans doute, n'a pas négligé ces grandes sources d'inspirations pour la poésie lyrique. Jérusalem et Jéhovah sont présents dans tous ses cantiques ; mais dans ses hymnes religieux et patriotiques, on entend toujours parler le cœur de l'homme, tous les soupirs, toutes les larmes, toutes les prières, toutes les effusions qu'y forment tour à tour la douleur et la joie.

La poésie d'Isaïe s'inspire des crimes présents et des grands spectacles de l'avenir. Celle de David s'inspire des grands souvenirs et des espérances divines, des solennités religieuses qui renouvellent sa mémoire des bienfaits de Dieu, de toutes les émotions de son âme dans une vie féconde en gloire et en malheurs. C'est la poésie du passé et la poésie du sentiment. C'est ce qui distingue David de tous les poètes de sa nation ; c'est le plus intime de tous, celui qui parle le mieux à l'âme dans toutes les circonstances de la vie.

Aucun poète n'a exprimé comme David tous les gémissements de l'âme exilée dans la vallée des larmes, et toutes les consolations qui rayonnent du ciel dans le cœur de l'homme, cette longue suite d'abattements, de misères,

de joies et de transports qui forme la vie humaine. Aucun n'a peint mieux que lui cette sérénité qui illumine au dedans l'âme du juste et l'enveloppe comme d'un vêtement de paix et de bonheur. Aucun surtout n'a chanté comme lui la douleur et le brisement de l'âme au souvenir de ses fautes, et ses transports d'amour pour Dieu. C'est que tous les Psaumes de David sont des prières.

De là un des caractères distinctifs de la poésie de David, l'onction qui est le langage suave d'une bonté toute céleste et divine. Ses lèvres sont comme un rayon de miel et ses paroles sont douces à l'âme comme une huile mêlée de parfums. Qui a chanté comme elles les douces joies de l'amitié fraternelle ?

“ Oh ! qu'elles sont bonnes et suaves les joies de l'union fraternelle ! Elles sont comme cet excellent parfum qui fut répandu sur la tête d'Aaron et descendit sur sa barbe et les bords de son vêtement : comme la rosée d'Hermon qui descendit sur la colline de Sion.”

Qui a pleuré comme David la mort d'un fils ou d'un ami ?

“ Montagnes de Gelboé, que ni la pluie ni la rosée ne descendent plus sur vous ! Je pleurs sur toi, Jonathan, mon frère, plus aimable que la plus belle des femmes ; je t'aimais comme une mère aime son fils unique.”

Qui a chanté comme lui la mélancolie et la tristesse déchirante de l'âme qui se sent loin de Dieu et abandonnée des hommes ?

“ Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, son âme a soif du Dieu vivant ; jour et nuit il dévore le pain des larmes, pendant qu'on lui dit sans cesse : Où est ton Dieu ? ” Le cœur brisé par la tristesse, il se rappelle le temps où il se rendait à travers la foule dans la maison du Seigneur, au milieu des transports d'un peuple en fête. Et se parlant à lui-même : Pourquoi, ô mon âme, te laisses-tu abattre ? pourquoi me troubles-tu ? Espère au Seigneur, car je le louerai, lui, mon Sauveur et mon Dieu.—Mon âme s'attriste quand je porte mes souvenirs vers toi, de la terre du Jourdain et d'Hermon. Un abîme appelle un autre abîme : au bruit de tes tempêtes, tous les flots, toutes les vagues ont passé sur moi.”

A. DE ST RÉAL.

S. François d'Assise et son cantique du Soleil



“ Très haut, tout-puissant et bon Seigneur, à vous appartient les louanges, la gloire et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

“ Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère messire le soleil, qui nous donne le jour et la lumière ! Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu !

“ Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles ! Vous les avez formées dans les cieux, claires et belles.

“ Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le

vent, pour l'air et le nuage, et la sérénité et tous les temps, quels qu'ils soient ! car c'est par eux que vous soutenez toutes les créatures.

“ Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau, qui est très-utile, humble, précieuse et chaste !

“ Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu ! Par lui vous illuminez la nuit ; il est beau et agréable à voir, indomptable et fort.

“ Loué soit mon Seigneur, pour notre mère la terre, qui nous soutient, nous nourrit, et qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs diaprées et les herbes !”

“ Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous, et qui soutiennent patiemment l'infirmité et la tribulation ! Heureux ceux qui persévéreront dans la paix ! car c'est le Très-Haut qui les couronnera.”

“ Soyez loué, mon Seigneur, à cause de notre sœur la mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper ! Malheur à celui qui meurt en péché mortel ! Heureux ceux qui à l'heure de la mort se trouvent conformes à vos très-saintes volontés ! car la seconde mort ne pourra leur nuire.

“ Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces, et servez-le avec une grande humilité.”

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE SEPTEMBRE

INDULGENCES DE NOS CONFRERIES.

- 1 Ste Philomène, Vierge, Martyre, Double.
 - 2 S. Etienne, roi de Hongrie, Conf. Double.
 - 3 XIII Dim. après l'octave de la Trinité et I de sept. B. Guala, Ev. Conf. O. N. Ind. plén. confrères du Rosaire.
 - 4 L'Octave de S. Augustin. Solennelle.
 - 5 B. Catherine de Racconigi, Vierge O. N. Double.
 - 6 B. Bertrand. Conf. O. N. Double.
 - 7 Ste Rose de Viterbe, Vierge, Double.
 - 8 Nativité de la Bse V. Marie, Tout Double, avec octave simple. Indulg. plén. du Rosaire.
 - 9 S. Philippe de Néri, Conf. Tout Double.
 - 10 XIV Dim. après l'oc. de la Trinité et II de sept. Le S. Nom de Marie, T. D. Ind. plén. du S. Nom de Jésus.
 - 11 B. B. Pierre et ses compagnons martyrs, O. N. Double.
 - 12 Bse Marie Barthélemie, Vierge O. N. Double.
 - 14 Exaltation de la Ste Croix, Tout Double.
 - 15 Commém. de N. P. S. Dominique, à Soriano.
 - 16 Bse Imelda, Vierge O. N. Double.
 - 17 XV Dim. après l'oc. de la Trinité et III de sept. Stigmates de S. François d'Assise, Conf. Double.
 - 18 S. S. Corneille et Cyprien, Martyrs, Double.
 - 19 S. S. Janvier et ses compagnons martyrs, Double.
 - 20 (Quatre-Temps) B. François de Possadas, Conf. O. N. D.
 - 21 S. Mathieu, Apôtre et Évangéliste, Tout Double.
 - 22 (Quatre Temps) S. S. Maurice et comp. mart. Simple.
 - 23 (Quatre Temps) Ste Thècle, Vierge, Martyre, Double.
 - 24 XVI Dim. après l'octave de la Trinité et IV de sept. Notre-Dame de la Merci. T. D.
 - 25 S. Thomas de Villeneuve, Evêque, Conf. Double.
 - 26 B. Dalmace, Conf. O. N. Double.
 - 27 S. S. Côme et Damien, Martyrs, Simple.
 - 28 S. Joseph de Cupertino, Conf. Double.
 - 29 S. Michel, Archange, Double avec octave simple.
 - 30 S. Jérôme, Conf. et Docteur de l'Eglise, T. D.
-

MOIS DE SEPTEMBRE.

PRÉDICATIONS DIVERSES.

- ST-HYACINTHE—Retraite au CollègeT.R. P. BÉCHET
MONTREAL—Sœurs de l'Hôpital Général, à partir du 1er..R.P. RONDOT
“ Sœurs de la Miséricorde, Retraite aux
Religieuses Professes, du 19 au 24R. P. GONTHIER
QUÉBEC—Retraite au Petit Séminaire, du 20 au 24R. P. RONDOT
TROIS-RIVIÈRES—Collège, du 13 au 17 R. P. ROULEAU
LÉVIS—CollègeR. P. RONDOT
SOREL—Mont Saint Bernard, Retraite aux élèves, du 13 au 18.....
R. P. COUTURE
ST-LAURENT—Retraite aux élèves du 27 au 1er octobre...R. P. KNAPP
STE-MARIE DE MONNOIR- Retraite aux élèves du 20 au 24.....
R. P. ROULEAU
“ Retraite au Pensionnat, du 24 au 28.....
R. P. ROULEAU
BOSTON—Retraite aux Frères de la Charité, le 3 T. R. P. BÉCHET
“ Retraite aux élèves des Frères, le 3.....R. P. BEAUDET
RIMOUSKI—Retraite aux élèves, du 6 au 10R. P. ROULEAU
ST-HYACINTHE—Réunion du T. O. le 14R. P. BOURQUE
ST-MARCEL—Erection du Rosaire, du 1 au 4.....R. P. COUTURE
TROIS-RIVIÈRES—Retraite aux élèves, du 24 au 29.....R. P. COUTURE

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

Dme Deziel, Montréal.
Dame Vve Pierre Tellier, Berthier.
M. Pierre Stanislas Tellier.
M. Z. Chapleau, Montréal.
Dame Joseph Brulé, St-Barthélemy.

Actions de grâces au P. S. pour guérison obtenue.
MELLE W. G., St-Hyacinthe.